

moelles, il s'est mis en opposition brutale avec toutes ces fictions créées par le christianisme ou par la civilisation, dont les autres conquérants ont su respecter tout au moins les dehors. Il n'y a rien en lui d'un Périclès ou d'un saint Louis. Ce n'est pas un fils de la Lumière, mais c'est plutôt, selon M. Ludwig, un « démon » — assurément un des plus grands parmi ces enfants des Ténèbres et du Chaos, dont la destinée a été d'accomplir dans les souterrains une besogne infernale, mais nécessaire.

Kunst und Schicksal (Génie artistique et destinée humaine) est le titre du dernier ouvrage de M. Emil Ludwig. Quatre portraits d'artistes nous y sont présentés : Rembrandt, Beethoven, Weber, Balzac. Le plus étonnant est peut-être ce Rembrandt raconté d'après ses tableaux — la plus prodigieuse des destinées d'artiste, évoquée avec ses alternances inouïes d'ombre et de lumière, livrée à tous les démons d'une magie tour à tour divine et diabolique — un portraitiste expliqué par un autre portraitiste — la psychologie d'un artiste mise complètement à nu par l'étude de sa peinture et éclairée par le plus lumineux des commentaires qui illustre à merveille le mot de Goethe placé en tête comme motto : « les couleurs sont des activités et des souffrances de la lumière ». — Pareillement avec quel brio est élevée l'esquisse de la si courte carrière musicale de Weber, de ce météore, l'unique, d'incomparable fondateur du drame musical — improvisation fougueuse avec, en guise de finale, l'évocation des trois immortelles Ouvertures et le vertigineux tourbillon de l'Invitation à la Valse — le tout présenté dans une langue peut-être un peu trop calculée en vue de « l'effet » et trop poussée dans le sens de la virtuosité !

C'est par des qualités d'un autre ordre, toutes de documentation scrupuleuse et de substantielle érudition, que se recommande le livre de M. Arnold Schmitz : **das Romantische Beethovenbild** (le Masque romantique de Beethoven). L'auteur fait justice des lettres, anecdotes, légendes, inventées d'abord et mises en circulation par cette intrigante et mystificatrice que fut Bettina von Arnim, puis accueillies et colportées dans les milieux romantiques et accréditées depuis par toute une hagiographie beethovenienne qui perpétue invariablement le même masque traditionnel du Génie romantique, c'est-à-dire du Solitaire insociable, du Titan révolté, du Magicien possédé, du Demiurge ins-

piré. La vraie figure de Beethoven était complètement différente de ce masque conventionnel. Pareillement dans sa conception de l'art on chercherait vainement rien qui rappelle les conceptions romantiques du génie. Il est resté un *Aufklärer*, très attaché à cette formule de despotisme éclairé et de religion rationnelle que représentait au XVIII^e siècle le « josphisme » viennois, et très préoccupé de mettre sa musique au service d'un idéal humanitaire. Son inspiration part d'une idée très réfléchie de l'œuvre qu'il réalise ensuite par un travail patient dont on peut suivre, à travers les brouillons et les esquisses, les progrès lucides. — Mais la partie la plus originale de cette étude est, sans contredit, celle où l'auteur s'attaque à la technique même de cet art de la composition et nous montre, par la comparaison avec des motifs analogues empruntés à Weber ou à Schumann, comment il se différencie radicalement du style romantique, impressionniste, tout en associations mouvantes, visant au pittoresque et au lyrisme, alors que le style de Beethoven reste foncièrement classique, procède par développements thématiques et par construction logique.

Peut-être faut-il être soi-même quelque peu exécutant pour apprécier l'exceptionnelle qualité du livre consacré par M. Oscar Bie au **Lied allemand**. Ce que l'auteur nous dit de la quintessence musicale du lied — qui n'est nullement en Allemagne le produit naturel du chant, de la voix humaine, mais le fruit d'un long apprentissage préalable de la musique instrumentale et de l'éducation par cette dernière d'un organe vocal tout intime, — et puis les interprétations, combien délicatement nuancées, qui nous sont présentées des quatre grands créateurs du lied allemand au XIX^e siècle, Schubert, Schumann, Brahms et Hugo Wolf, avec toutes les inépuisables variétés où se manifeste chez eux le lied, selon qu'il résonne en plein air, dans l'intimité d'une chambre ou dans l'éclat d'une salle de concert, selon qu'il est une voix de la nature, ou une conversation avec le piano, ou l'illustration pittoresquement orchestrée d'un grand cycle poétique, d'un paysage ou d'une époque de la civilisation — toutes ces choses, infiniment précieuses, ténues et subtiles, ne peuvent être qu'effleurées ici d'un geste rapide. Et n'oublions pas les délicieux croquis dessinés à la plume par M. Hans Meid, qui ornent le volume et fixent en quelques scènes symboliques la magie évoca-

trice de quelques-unes de ces compositions. Surtout, ce qui fait le charme de ce livre, c'est l'accent personnel qui en donne le ton. Pas de dogmatisme, pas de théorie, pas d'exposé historique, mais des impressions, des confidences, des réflexions jaillies au courant de la plume. Que de choses nous apprenons ainsi, chemin faisant, sur le piano de Schumann, sur l'art de l'accompagnateur, sur les rapports du texte poétique et de la musique, sur l'éducation si spécialisée qu'impose le lied au chanteur de concert ! Il est de bon ton aujourd'hui de dénigrer la musique romantique. Et sans doute, il y a le « geste » romantique, d'un lyrisme théâtral bien désuet. Mais le « lied » est sorti des entrailles mêmes du romantisme allemand. Voyez Brahms. Ses grandes compositions n'ont plus grand'chose à nous dire. Mais ses lieds n'ont pas vieilli. Pareillement, Schubert survivra peut-être à Wagner. Car vraiment le lied est immortel. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas attaché à une mise en scène, à une machinerie extérieure, à un style, à une doctrine d'art, à une formule stéréotypée. Parce qu'il est l'instantané de la sensibilité humaine, fixé tout vivant dans un moment musical éternel. Parce que chacun peut le renouveler à sa guise en lui donnant l'accent, l'expression, la nuance fugitive du moment présent, et le créer ainsi à nouveau. « L'épopée — écrit M. Oscar Bie — se fige et se pétrifie dans le livre ; le drame tombe en poussière sur les tréteaux d'un théâtre ; mais le lied, lui, demeure immortel, car il trouve sans cesse des occasions nouvelles de se régénérer et de se replonger dans la vie d'où il est jailli. »

MÉMENTO. — Signalons une nouvelle Revue spécialement consacrée aux choses d'Allemagne, la *Revue d'Allemagne*, éditée par les éditions Emile-Paul, frères, 14, rue de l'Abbaye, à Paris. Elle répond à un besoin qui se faisait de plus en plus sentir en France : celui de grouper les études dispersées sur l'Allemagne intellectuelle, politique, économique, artistique, en coordonnant toutes ces initiatives individuelles qui ont le plus grand intérêt à se connaître, se contrôler et s'éclairer mutuellement. Ajoutons qu'une Revue similaire, consacrée à la France, va paraître à Berlin sous le nom de *Deutsch-Französische Rundschau*. — Dans le numéro de décembre de la Revue *Nord und Sud* a paru, sous la signature du ministre prussien de l'Instruction publique, M. le professeur C.-H. Becker, un article très intéressant consacré à « l'entente intellectuelle entre France et Allemagne », en réponse à l'article de M. de Monzie paru dans le numéro de novembre de la même Revue.